

ÉCHOS DE LA FÊTE DES FOUS

À Dendermonde, dans les Flandres, au matin de la fête des fous, on a coutume de coiffer l'un de ces petits singes à queue en point d'interrogation, imprévisibles quand ils accompagnent des joueurs d'orgue, mais précis au moment de tendre le gobelet de la quête – le coiffer d'une mitre, lui coudre une chasuble à sa taille, le poser sur un âne et là, en grande pompe, dans le froid de l'hiver, l'accompagner sept heures durant pour un tour de la ville. Les passants saluent, lancent des fruits ou des fleurs, ou des légumes de saison, mélangent le latin au flamand, mais accordent au singe les honneurs réservés tous les autres jours de l'année à l'archevêque – d'ailleurs, lui aussi, les deux cornes blanches, et l'air de vouloir pardonner tous les péchés à tout le monde, sans distinction. (Le plus difficile, c'est encore d'attraper un singe ; les chroniques nous rapportent des histoires de chasses périlleuses : un singe, même à queue, singe des joueurs d'orgue, ne se trouve pas si facilement – des chiens et des ânes, ça oui, on en a même un peu trop, mais le singe, c'était comme une mangue, de l'exotisme hors de prix).

Enfin – le capucin une fois attrapé, coiffé comme l’archevêque, on peut inaugurer la fête des fous : des messes en langue vulgaire, du vin versé dans l’eau bénite, les hosties remplacées par des brioches (momentanément) : toute l’audace de la pâte levée, audace mécréante, pourtant appétissante et dépourvue de la moindre méchanceté, ses alvéoles contredisant la platitude austère christique de l’hostie. Ce jour-là, ce jour-là seulement – après quoi les pâtisseries gonflées d’air et de sucre sont renvoyées en dehors de l’Église : qu’il y demeure seulement le froid cru et l’écho des talons d’un bedeau, le bedeau invisible.

À Boskoop, de 1407 à 1411, un cochon, toujours le même, a servi la messe chaque troisième dimanche d’avril, secondé par des nymphes – cinq années de sacerdoce et de bonne volonté, en tant que prêtre, ne l’ont pas empêché de finir sa carrière sous les espèces de la saucisse, distribuée aux fidèles.

LE CONCLAVE DE 1455

On sait comment se déroule un conclave, après la mort du pape, à proximité de sa dépouille drapée, sanctifiée, parfumée, au repos, délabrée tout de même (et d'une sécheresse de criquet) – on le sait ou on le devine de l'extérieur : devine le dedans sacré depuis nos alentours profanes.

Pour désigner un pape parmi les candidats, il faut la volonté divine, la grâce du Seigneur descendue par la cheminée, une intégrité absolue, en vérité introuvable sur Terre, encore moins à Rome, et un réseau de manœuvres petites, grandes, longues, brèves, spontanées, durables, parfois repliées sur elles-mêmes : il ressemble, ce réseau, vu du dehors, au buisson ardent – nous parlons bien du même : le buisson de la Bible. Comme partout ailleurs, dès qu'il y a un jury et une petite foule de pressentis, des figures éternelles se répètent : parmi les papabili, on rencontre un ou deux vrais braves abrutis sonneurs de cloches, un théologien bien trop abstrait pour devenir chef de quoi que ce soit, un bénédictin respecté par tout le monde, malin, l'air d'une fouine et d'un singe mais trop vieux pour bien faire, un fanatique,

un nerveux, un innocent étonné de faire partie des possibles vainqueurs, un ancien routier du Vatican que le cynisme a rendu insensible à la douleur comme au triomphe, un ambitieux toujours négligé au profit de son voisin, un cardinal de Salzbourg malchanceux depuis l'enfance au point de prendre son existence pour un théâtre de marionnettes (une comédie) – enfin un chérubin, un vrai ange de douceur et de divagation, fils de Célestin V, rond et pâle comme s'il était d'avance parmi les bienheureux, né pour devenir enfant de chœur (et encore), pas évêque de Rome, ni pape d'un milliard de fidèles angoissés par la peste.

En plus de tous ceux-là, quelque chose comme le candidat idéal : Salvatore Plombo – fébrile, peut-être, hypersensible, mais vigoureux et instruit, affilié à aucune famille mais apprécié de toutes, aussi à l'aise à Florence et à Pise, avec les guelfes blancs, avec les guelfes noirs, connaisseur du droit canon et des règles internationales, auteur d'une thèse sur le prépuce du Sauveur et d'un traité sur le renforcement des digues sur l'Arno, touché par la grâce, bon économiste, témoin des miracles, guérisseur d'hémorroïdes (en tout cas, c'est ce qui se raconte), plutôt diplomate, capable de composer avec les sanguins comme les flegmatiques, assez habile pour réconcilier des dominicains fascinés par l'or des ciboires et des cordeliers pauvres, pauvres et croûteux, en sandales, les ongles noirs – bref, un homme providentiel désigné par le Seigneur.

